

Pour justifier une « extravagance »

Marie José Thériault

Volume 26, numéro 5 (155), octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

José Thériault, M. (1984). Pour justifier une « extravagance ». *Liberté*, 26(5), 91–95.

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

POUR JUSTIFIER UNE «EXTRAVAGANCE»

Il y a un certain temps déjà, alors que je dînais en compagnie de quelques éminents professeurs bardés de leurs diplômes, l'un d'eux me demanda si, depuis les mois écoulés sans que nous nous soyons vus, ma vie comportait du nouveau digne de mention. Innocente ou perverse, je ne sais, ma réponse fusa: «Oui! la langue persane. J'étudie la langue persane avec une passion appliquée.» Ils éclatèrent à l'unisson d'un rire gras qui me laissa bouche bée, puis, entre deux hoquets, quelqu'un dit: «Mais pourquoi pas l'allemand? Ou à la rigueur le chinois? Et je suppose que tu vas bientôt te convertir à l'Islam?» Il n'y avait pas de réponse possible, car comment expliquer l'évidence en trois mots entre la poire et le fromage, quand elle ne saute aux yeux de personne? Rire et remarque provenaient tous deux d'esprits si bien assis sur leur culture qu'ils sont incapables de se lever de leur siège. Comment ne pas déceler là de la vulgarité (dans son acception première: caractère de ce qui est répandu, commun, *admis* et, par voie de conséquence, la mesquinerie intellectuelle qui conduit à refuser ce qui ne l'est pas...), et ce sens erroné des valeurs, propre aux cerveaux comptables qui mesurent l'importance d'une langue au nombre de personnes qui la pratiquent ou aux négociations, voire aux marchandages culturels et économiques qu'elle entraîne? Pour n'en être pas à ma première déception, je n'en fus qu'à moitié outrée. Sur le coup. Mais cet épisode n'a cessé de se promener dans mon crâne, en-

traînant à sa suite des constatations inconfortables sur la sécheresse et sa vacuité, sur un manque de générosité assez flagrant, sur le pouvoir d'aveuglement, de rétrécissement qu'exerce sur son objet une formation envisagée comme seule vertueuse. Mais... pour faire ici le procès des victimes plus ou moins consentantes de ce pouvoir, je montre peu d'aptitudes et peu de goût; il s'agirait au reste d'une perte de temps trop considérable pour que je consente à m'adonner à cet exercice. En revanche, je soulignerai — brièvement et sans appuyer — que cette rigidité ne s'applique pas qu'aux langues étrangères, mais à tous les domaines. S'écarter de la norme équivaut à une transgression. On en voit tous les jours de fabuleux exemples.

La conquête d'une langue étrangère tient plus de l'amour que d'une prédisposition à la cérébralité, et comme l'amour, elle relève de l'art. (J'aurais aussi pu dire exactement le contraire: conquérir une langue étrangère tient de l'art et, comme lui, relève de l'amour.) L'amour et l'art, s'ils sont vrais, se fichent bien des normes et des convenances; ils ont de tout temps donné lieu à d'extravagantes réunions (extravagantes pour qui?). Cette vérité étant admise, l'étonnement fréquent manifesté devant qui s'applique à pénétrer une langue peu commune (ou reconnue de peu d'utilité) ne tient plus, et devient inacceptable l'ironie qui ne manque pas de le teinter. Pourquoi s'ébaubir devant quiconque éprouve, pour des raisons qui lui sont propres sans être toujours exprimables (comme en amour ou en art), de l'attrait ou du goût pour, par exemple, le persan, l'ourdou, l'assyrien (parlé encore, oui, oui, en Iran et en Iraq), l'ouïghour ou le malais, le yakoute ou le turkmène, ou le finnois ou le yiddish, autant ou plus que pour l'espagnol, l'allemand ou l'italine? Ne s'agit-il pas de chimies semblables à celles qui réunissent en dépit des conventions deux êtres que tout devrait séparer? De ne pouvoir caser cette attirance dans une petite boîte préfabriquée par une mentalité de fichiste ne la rend ni moins vraie ni moins valable ni moins belle. Au

fond, ce qui m'étonne, moi, dans tout ceci, c'est justement l'étonnement, la stupeur spontanée, comme si un tel désir, parce que peu conventionnel, n'était pas acceptable *a priori*, mais seulement après mûre réflexion. On rejette d'emblée. Ensuite, on tolère. A moins que n'intervienne une dose plus ou moins importante d'envie pour tant de liberté ainsi manifestée (car de ne pas souscrire aux normes, c'est en somme être marginal et libre, du moins le croit-on)? Auquel cas, il devient encore plus pénible de constater jusqu'à quelles réductions certains esprits se laissent mener, jusqu'à quelle clausturation incommode. Lorsque, mis par des circonstances fortuites devant la quarantaine perpétuelle que ces esprits se sont imposée, aucun ne s'en dégage, cette envie-là, laissée en plan et en laquelle gît, bien morte, une occasion ratée d'entrouvrir la barrière, cette envie-là devient, n'est-ce pas, motif à une certaine pitié...

Partir à la conquête d'une langue pour des raisons strictement rationnelles équivaut à faire un mariage de raison. L'issue en est la même: on ne connaît l'autre qu'en surface, par le cerveau, on n'en pénètre ni l'esprit ni l'âme. Il peut en découler une cohabitation souple, mais sans intelligence (dans le sens étymologique de «compréhension»). Mais celui qui aborde une langue étrangère avec amour et passion copie par mimétisme ce qu'il aime (comme l'amoureux), s'y soumet (oui, mesdames), s'annule en quelque sorte partiellement jusqu'à défricher en lui un terrain propice à l'éclosion de formes, de structures, de modes de pensée autres, qu'il adopte et fait siens. Il connaît presque bibliquement en somme l'objet de son désir, et alors, miracle: la langue étrangère n'est plus étrangère, mais *l'une de ses langues*. La langue étrangère assimilée ainsi, comme l'amour, comme l'art, loge en nous son entièreté.

Mes rapports avec le persan sont de cette nature. Je n'aime pas une langue parce qu'elle est populaire ou abondamment pratiquée; je n'aime pas un homme parce qu'il est beau ou riche, ou célèbre ou que sais-je; je les aime en raison de leur valeur intrinsèque, de

ce qu'ils éveillent en moi de résonances, des harmoniques engendrées par ce son fondamental qu'ils constituent. Et de même que la femme qui aime, confondant par l'instinct l'amant et le fils, cherche à recréer en la fouillant l'enfance de l'homme aimé pour, comment dire? lui redonner naissance en quelque sorte, de même je tends à parcourir le persan dans toutes ses directions les plus enfouies pour arriver à comprendre de quoi il est fait, son fonctionnement, sa nature. Il ne sert à rien, lorsqu'on apprend une langue, de se limiter à des *équivalences*, car alors on n'en retient que les commodités. Il faut l'absorber tout entière, et il n'y a guère de façon d'arriver à cela qui exclue la connaissance du peuple qui la parle, sa mentalité, sa culture, ses particularités, tout, jusqu'au temps qu'il fait, l'hiver, sur les hauts plateaux. Une langue étrangère n'est, pas plus qu'une langue maternelle, une froide mécanique; elle vibre des siècles et des êtres qui l'ont forgée. A quoi sert de savoir que «salut» se dit «salâm» en persan ou «shalom» en hébreu si l'on ne se donne pas la peine de chercher ce que signifient littéralement ce «salâm» et ce «shalom», et pourquoi on emploie cette formule plutôt qu'une autre, par exemple, «bien le bonjour»? Dans l'étude des langues, dans l'art, dans l'amour, si l'on s'arrête à l'enveloppe sans en pénétrer le sens, on bâcle. Il faut franchir l'abîme (qui n'est pas si vaste) pour se promener à l'aise dans l'autre camp si l'on veut bien comprendre et bien être compris. Question de justice, d'équilibre aussi. Et d'acceptation de la différence. Il me semble que c'est un peu contribuer à l'anéantissement d'une culture — bien qu'indirectement — que de s'exclamer avec ironie: «mais pourquoi donc le persan?» (ou l'ourdou, ou le mongol, ou le yiddish...). Quoi qu'il en soit, c'est une forme de refus. Par de pareils décrets, en apparence innocents, combien de cultures ont été sinon effacées, en tout cas affaiblies?

Mais la Perse n'est pas encore une civilisation tout à fait morte dont on a détruit les signes. J'y découvre, la creusant, plus que des harmoniques: une

origine, ne vous en déplaie, datant de bien avant le plagiat gréco-latin. Il en résulte une belle histoire d'amour qui n'est pas sans rapport avec celle qui me lie à la langue française: elles se nourrissent l'une l'autre, elles s'offrent à l'intelligence l'une de l'autre. Ainsi les amants qui vraiment s'aiment et se veulent connaître ne se satisfont pas d'épidermiques comptes rendus.